

**PETER
MAY**

**LA GARDIENNE
DE MONA LISA**

UNE ENQUÊTE
D'ENZO MACLEOD



ROUERGUE

Présentation

Traduit de l'anglais par Ariane Bataille.

Enzo MacLeod est un enquêteur hors pair. Le célèbre Écossais de Cahors n'est-il pas parvenu à résoudre plusieurs affaires ayant mis en échec la fine fleur de la police française ? Mais en cette année 2020, alors que sévit la pandémie, son souhait le plus cher est de veiller sur sa famille. C'est compter sans sa vieille amie Magali Blanc, spécialiste en archéologie médico-légale. Empêchée de se déplacer, elle demande à Enzo de se rendre à Carennac, un village où l'on vient de découvrir le squelette d'un officier de la Luftwaffe, vraisemblablement exécuté à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Lorsqu'Enzo arrive sur les lieux, c'est pour découvrir qu'un meurtre particulièrement sanglant vient de coûter la vie à Émile Narcisse, grand nom du marché international de l'art. En acceptant de collaborer à l'enquête, il va faire un bond dans le temps, jusqu'aux jours maudits de l'Occupation, lorsque les trésors du Louvre furent évacués vers le Sud de la France. Tandis qu'Hitler et Göring, chacun de son côté, chargeaient un homme de confiance de mettre la main sur le portrait de La Joconde, le général de Gaulle confiait à une jeune femme, Georgette Pignal, le soin de protéger le célèbre tableau de Léonard de Vinci.

Dans ce passionnant roman, Peter May mêle histoire et fiction. Nombre des personnages que font revivre ces pages ont réellement existé. Quant à la gardienne de Mona Lisa, de l'archipel des Hébrides au Quercy résistant, elle conjugue en elle le meilleur de la France et du Royaume-Uni.

Peter May est l'auteur de la célèbre trilogie écossaise (*L'Île des chasseurs d'oiseaux*, *L'Homme de Lewis*, *Le Braconnier du lac perdu*). Il a situé dans l'Hexagone sa série Assassins sans visages dont six premiers opus sont déjà traduits en français : *Le Mort aux quatre tombeaux* (2013), *Terreur dans les vignes* (2014), *La Trace du sang* (2015), *L'Île au rébus* (2017), *Trois étoiles et un meurtre* (2019) et *Un alibi en béton* (2020). Dans la collection Rouergue noir, *Quarantaine* est son dernier roman paru (2021).

Du même auteur

Dans la collection **Assassins sans visages,** **les enquêtes d'Enzo Macleod**

Un alibi en béton (2020, Rouergue en poche 2022)
Trois étoiles et un meurtre (2019, Rouergue en poche 2020)
L'Île au rébus (2017, Rouergue en poche 2018)
La Trace du sang (2015, Rouergue en poche 2017)
Terreur dans les vignes (2014, Rouergue en poche 2016)
Le Mort aux quatre tombeaux (2013, Rouergue en poche 2015)

Dans la collection **Rouergue noir**

Quarantaine (2021)
Rendez-vous à Gibraltar (2020)
La Petite Fille qui en savait trop (2019)
Je te protégerai (2018)
Les Disparus du phare (2016)
Les Fugueurs de Glasgow (2015)
L'Île du serment
(2014, Trophée 813 du meilleur roman étranger 2015)
Scène de crime virtuelle (2013, Babel 2015)

Trilogie de Lewis

La Trilogie écossaise, édition intégrale (2014)
L'Île des chasseurs d'oiseaux
(2010, Prix Cezam des lecteurs 2011)
L'Homme de Lewis
(2011, Prix des lecteurs du Télégramme 2012)
Le Braconnier du lac perdu
(2012, Prix Polar International du festival de Cognac 2012)

Série chinoise

La Série chinoise, édition intégrale, volume I (2015)
La Série chinoise, édition intégrale, volume II (2016)
Meurtres à Pékin (2005, Babel 2007)
Le Quatrième Sacrifice (2006, Babel 2008)
Les Disparues de Shanghai (2006, Babel 2008)
Cadavres chinois à Houston (2007, Babel 2009)
Jeux mortels à Pékin (2007, Babel 2010)
L'Éventreur de Pékin (2008, Babel 2011)

Livre illustré

L'Écosse de Peter May (2013)

Graphisme de couverture : Cédric Cailhol
Image de couverture : © Francis Leroy/hemis.fr
Titre original : *The Night Gate*
© Peter May, 2021

© Éditions du Rouergue, 2022, pour la traduction française
www.lerouergue.com

PETER MAY

**LA GARDIENNE
DE MONA LISA**

UNE ENQUÊTE
D'ENZO MACLEOD

Traduit de l'anglais (Écosse) par Ariane Bataille

ROUERGUE

*Ce livre est dédié à la mémoire
de Maud Taillard.*

*« L'art est un mensonge qui nous
permet de dévoiler la vérité. »*

Pablo Picasso

Prologue

Émile Narcisse est satisfait de son apparence. La vanité a toujours été son point faible. Là où, peut-être, les autres ne voient qu'un homme très mûr, il perçoit toujours le jeune Émile dont le sourire ravissait les cœurs, dont les yeux bleus attiraient les regards. Après tout, soixante-cinq ans, ce n'est pas si vieux. Comme le bon vin, certains hommes s'améliorent avec l'âge. S'il n'était pas aussi obnubilé par son image dans le miroir pendant qu'il ajuste sa cravate et redresse son col, il pourrait entrevoir, au-delà, la certitude de la mort aux aguets. Mais l'orgueil et la cupidité le rendent aveugle à son destin.

Il a choisi une chambre à l'arrière de l'hôtel, avec vue sur la rivière. Ou, plutôt, sur les eaux lentes et noires de son bras secondaire, troublées seulement par le reflet des arbres de la petite île. De l'autre côté de cet îlot, la Dordogne grossie par des pluies récentes progresse à une allure majestueuse et cependant plus rapide vers l'ouest, en direction de l'Atlantique, à deux cent cinquante kilomètres de là. Mais il fait nuit à présent, on ne voit rien à travers la vitre.

Il regarde sa montre. C'est l'heure. Il éprouve un petit frisson d'excitation. Et aussi d'incrédulité. Est-il réellement

possible qu'une chance pareille lui tombe du ciel ? Difficile à croire. Pourtant, il est là.

Le parquet craque doucement sous ses chaussures quand il descend d'un pas léger à la réception. L'hôtel est calme, la saison touristique un souvenir lointain. Sur le comptoir, une petite affiche rappelle aux clients que l'établissement fermera dans quelques semaines, pour un mois. Les congés annuels. Il rouvrira en décembre, à temps pour Noël et le Nouvel An, si le Covid permet de célébrer l'un et l'autre bien sûr.

Narcisse jette un coup d'œil aux doubles portes vitrées qui donnent sur le restaurant. Tables vides sous une lumière jaune et dure, nuit froide d'octobre derrière les fenêtres du mur d'en face. Pas encore sept heures et demie. Trop tôt pour s'attabler. Mais à son retour, il compte bien dîner et déboucher une bouteille de bordeaux pour fêter ça. Une voiture passe dans la rue. Il laisse tomber sa clé sur le comptoir, content qu'il n'y ait personne pour lui demander de mettre son masque. Il le touche du bout des doigts dans sa poche. Ce foutu machin étouffant le rend claustrophobe, il le déteste. Pourtant, c'est une barrière importante contre le virus, il le sait. Et à son âge, on ne peut pas se permettre de prendre des risques. Il ne voit pas l'homme assis au bar devant une bière à moitié bue, le visage caché par un quotidien régional.

Ce buveur solitaire attend que Narcisse soit sorti pour se lever et gagner rapidement une porte donnant sur la terrasse ; de là, il le regarde se diriger vers l'esplanade, son souffle s'élevant en volutes vers la lumière des réverbères. Il sait que ce fourbe prétentieux de marchand d'art ne se doute pas de sa présence. La colère enfle dans sa poitrine, une rage prête à déborder. On ne l'attend pas avant huit heures, mais il a déjà repéré, derrière une grille, un sentier qui traverse un jardin et, tout en haut, un portillon par lequel il pourra accéder directement à la terrasse située sur le côté de la maison.

À hauteur de la poste, Narcisse tourne à gauche, avant d'atteindre l'esplanade au-dessus de laquelle l'ombre du

château se découpe sur le ciel étoilé. Il frissonne et resserre son col autour de son cou. Les habitations médiévales aux volets fermés se pressent autour de lui, réduisant le ciel à un ruban noir au-dessus de sa tête. L'air glacial, presque étourdissant à cause de l'odeur douceâtre de la fumée de feu de bois, lui brûle les narines.

À l'embranchement des deux rues, la grille du square est ouverte. Un ruban délimite des travaux en cours près du monument aux morts ; Narcisse voit la mince bande de plastique luire sous la lumière des réverbères et osciller doucement dans le vent froid qui s'enfile dans les ruelles du xv^e siècle. Juste avant le square, il bifurque pour gravir la longue volée de marches en pierre menant à la maison. Devant la porte, un petit perron protégé par un toit est plongé dans l'ombre. Il s'arrête, respire à fond avant d'enfiler son masque, comme pour dissimuler son identité. C'est le moment de vérité, peut-être l'aboutissement de toute sa carrière. À gauche de la porte, les volets sont ouverts, mais seulement sur la nuit. Il n'y a pas de lumière derrière les vitres ; Narcisse éprouve son premier sentiment d'appréhension. Il soulève le heurtoir en fer forgé et frappe deux coups secs contre le bois. Il entend, à l'intérieur, leur écho étouffé par la nuit. L'appréhension cédant le pas à l'irritation, il frappe encore, plus fort cette fois. L'irritation se mue en colère, puis en frustration. N'était-ce donc rien d'autre qu'un canular sophistiqué ? Il empoigne le bouton de la porte et, à sa grande surprise, le sent tourner sous sa main. Le battant s'écarte dans l'obscurité.

– Il y a quelqu'un ?

Sa voix semble étrangement déconnectée de son corps.

Pas de réponse. Il franchit le seuil, tâtonne le long du mur à la recherche d'un interrupteur. Le trouve. Mais aucune lumière ne jaillit. Il jure à voix basse derrière son masque et lance de nouveau :

– Il y a quelqu'un ?

Toujours rien. Il avance d'un pas. Il sait qu'il se trouve dans la cuisine puisqu'il est déjà venu. Au fond, derrière une longue table, une autre porte donne sur un petit couloir qui conduit au grand salon. Mais il ne voit presque rien, ses yeux sont encore aveuglés par les réverbères qu'il vient de laisser derrière lui. La maison paraît froide et vide. Il sent la fureur monter en lui comme une flamme. Alors, il avance plus franchement, ses doigts rencontrent la table, qui le guide. Des formes commencent à se préciser autour de lui.

Un son semblable au glissement de la soie sur la soie le fait sursauter. Devant lui, dans le noir, un mouvement se concrétise en silhouette. Un bref éclat de lumière se reflète sur l'acier poli juste avant qu'il sente le fil acéré de la lame lui entailler le cou. Il n'éprouve pas une vraie douleur, juste une sensation de brûlure étrangement envahissante, et soudain il ne peut plus respirer. Il appuie ses deux paumes sur la blessure comme si elles pouvaient empêcher le sang de s'échapper. Il l'entend gargouiller dans sa trachée déchirée. Quelques minutes plus tôt il écumait de rage. À présent il comprend qu'il va mourir, mais il ne peut pas l'accepter. C'est tout simplement impossible. Sa conscience reflue rapidement vers les ténèbres, ses genoux se dérober. La dernière chose qu'il voit avant de tomber face contre terre, c'est le visage de son assassin. Pris dans un rayon de lune fugace. Il n'en croit pas ses yeux.

Chapitre 1

SUD-OUEST DE LA FRANCE, OCTOBRE 2020

Un avis punaisé sur la porte avertissait que la maternité n'ouvrait que de 7 heures à 20 h 30 ; Enzo se demanda ce que devait faire une femme si elle perdait les eaux en pleine nuit. À moins que toutes les naissances n'aient été désormais programmées pour coïncider avec les horaires de travail ?

Il tint la porte à Sophie qui sortit à pas prudents, accrochée au bras de Dominique. Dehors, ils ôtèrent leur masque et virent leur haleine s'élever en volutes dans le vent froid remontant la rue Wilson depuis le Lot et le célèbre pont Valentré qui l'enjambe.

À six semaines du terme, Sophie rayonnait. Les examens étaient bons et elle avait contemplé son fils avec émerveillement sur les images de l'échographie. Néanmoins, à trente-cinq ans, après deux fausses couches et avec une pandémie toujours galopante, on ne pouvait jamais prendre trop de précautions.

Marchant derrière sa fille et la femme qui occupait une place si importante dans sa vie depuis neuf ans, Enzo fut submergé par une vague d'émotion. Elles s'entendaient comme mère et fille, mais la vraie mère de Sophie, Pascale, était morte en lui donnant le jour. Il se sentit osciller entre bonheur et regret. Un bref instant seulement. Car comment ne pas être heureux pour elles deux ?

Il écouta leur bavardage enthousiaste dans l'atmosphère fraîche de cette fin d'automne et éprouva une pointe de tristesse pour Dominique. Dès le début de leur liaison, il avait su qu'elle ne pouvait pas avoir d'enfant ; elle avait affirmé que ce n'était plus un problème. Pourtant, il voyait bien son regard quand elle croisait un bébé dans une poussette ou une femme enceinte, et savait que l'absence d'enfants représenterait toujours un manque dans sa vie.

D'une certaine manière, elle vivait par procuration la grossesse de Sophie. Enzo savait que, comme n'importe quelle grand-mère, elle anticipait avec une joie immense cette naissance imminente. Elle remplaçait aussi la mère que son fils, Laurent, n'avait connue que durant les premiers mois de sa vie. Même après toutes ces années, il ne parvenait toujours pas à effacer l'image de Charlotte, debout au-dessus de lui sous la pluie, un pistolet à la main. Se préparant à le tuer.

Ils dépassèrent des affiches plastifiées attachées à des grilles rouillées ; de l'autre côté de la rue, les branches étalées d'un pin parasol jetaient leur ombre sur la façade de la Banque de France. À hauteur de la poste, ils tournèrent à droite, vers la place Gambetta, et il entendit Sophie dire :

– Vivement que ce soit fini pour que je puisse boire à nouveau !

Il sourit. Tel père, telle fille.

Cinq minutes plus tard, ils traversaient le boulevard Léon-Gambetta, devant le théâtre de Cahors, pour descendre la rue Georges-Clemenceau jusqu'à la petite place de la Halle bordée d'arbres. Ces derniers étaient presque nus maintenant, leurs feuilles brunes et fragiles dérivait dans les caniveaux. Il y avait toujours des tables et des chaises sur la terrasse de la pizzeria Le Lamparo, où quelques clients téméraires emmitouflés dans leurs manteaux s'installaient pour fumer ou éviter de porter un masque.

Une silhouette familière se tenait à la porte de l'immeuble d'Enzo. En uniforme, ses cheveux bruns soigneusement relevés sous son chapeau. Elle avait beau avoir pris un peu de poids, elle restait très séduisante. Ne l'ayant pas vue depuis plusieurs années, Enzo pensa aussitôt qu'un événement grave s'était produit. Mais son sourire, dès qu'elle le vit, le rassura. Instinctivement, il allait l'embrasser sur les deux joues quand il se retint pour respecter entre eux la distance réglementaire de deux mètres.

– Hello, Hélène, la salua-t-il, un peu gêné.

Une bonne quinzaine d'années s'étaient écoulées depuis qu'ils avaient failli entamer une liaison.

– Enzo ! s'écria-t-elle d'un air réjoui. Vous avez vieilli.

Il n'osa pas lui retourner le compliment.

– Papa a toujours été vieux, plaisanta Sophie. Depuis que je le connais.

– Mûr, corrigea Dominique.

Désespéré, Enzo écarta les bras :

– Ma vie est remplie de femmes qui ne cessent de me maltraiter.

Hélène l'examina plus attentivement et fronça les sourcils :

– Qu'est-ce qui est arrivé à vos cheveux ?

– Ils sont toujours là, dit-il en attrapant sa queue-de-cheval et en la peignant avec ses doigts comme pour se rassurer.

– Un peu moins épais, peut-être, mais ce n'est pas ce que je voulais dire. Votre mèche blanche. Elle a disparu !

Enzo fit la grimace. La mèche blanche qui striait sa chevelure brune, du front vers la nuque, avait été un trait caractéristique de son physique pendant la majeure partie de sa vie. Signe visible d'une maladie connue sous le nom de syndrome de Waardenburg, qui l'avait également doté d'un œil marron et d'un œil bleu, sans l'affecter davantage par ailleurs. À l'école, on le surnommait *La pie*.

– Toujours là, elle aussi. Mais on la voit moins dans tout ce gris.

– Dommage, dit Hélène en réprimant un sourire. Désormais vous êtes juste un Enzo Macleod ordinaire. Sans rien pour vous distinguer de n'importe quel autre Enzo Macleod.

– Sauf la queue-de-cheval, dit Sophie, et le caban, et le pantalon cargo.

– Et la musette de hippie en bandoulière, ajouta Dominique.

– Il a toujours l'air de débarquer des années soixante, renchérit Sophie.

Hélène parut remarquer pour la première fois son ventre proéminent.

– On dirait que Bertrand et vous avez bien travaillé.

– C'est pour le mois prochain, annonça Sophie avec un sourire ravi.

– Eh bien, félicitations.

– Vous montez ? demanda Enzo.

Hélène secoua la tête.

– Je ne veux surtout pas envahir votre bulle familiale, comme on dit aujourd'hui. J'ai juste un message à vous transmettre.

Sophie et Dominique poussèrent la porte de l'immeuble en brique d'où s'échappa un souffle d'air tiède et humide dans cette fin d'après-midi d'octobre.

– On se retrouve là-haut, alors, dirent-elles.

Une fois qu'ils furent seuls, Enzo demanda :

– Qui a un message pour moi ?

– Une vieille amie.

– Qui ça ?

– Le professeur Magali Blanc.

– L'archéologue médico-légale ? Pourquoi ne m'a-t-elle pas contacté elle-même ?

– Elle a perdu vos coordonnées, semble-t-il. Elle est installée à Paris maintenant, et sa demande d'aide pour vous trouver a atterri sur mon bureau.

Enzo fronça les sourcils.

– Qu'est-ce qu'elle veut de moi ? On n'a pas travaillé ensemble depuis des années.

– Elle semble engagée dans une affaire de meurtre assez intéressante, pas loin de chez vous.

Enzo balaya du regard la place et le petit bistro qui avait ouvert sur le parvis. Dominique et lui y déjeunaient souvent. Un peu plus loin, à l'ombre de la cathédrale aux dômes jumeaux, se trouvait le café Le Forum où il allait encore boire son express tous les matins. La vie dans le sud-ouest de la France, dans cette ville romaine bâtie deux mille ans plus tôt au creux d'un méandre du Lot, coulait aussi doucement que la rivière elle-même. Sans stress. Et il l'appréciait.

– Je suis loin de tout ça, soupira-t-il. Ça fait cinq ans que j'ai laissé tomber mon poste à Paul-Sabatier.

– Je croyais que les affaires non résolues étaient votre spécialité, dit-elle avec une certaine espièglerie.

Il plissa les yeux.

– Seulement quand je me fais piéger pour accepter un pari après avoir bu trop de verres de vin.

Il avait élucidé les sept meurtres du livre écrit par le journaliste Roger Raffin sur des affaires non résolues en France, mais Hélène et le préfet avaient gagné leur pari à cause d'un détail technique.

– Je n'aurais jamais pensé qu'un expert médico-légal aussi doué que vous perdrait un jour son amour des défis.

Enzo eut un petit sourire ironique :

– Vous êtes vraiment la reine de la provoc', Hélène, vous savez ? Bon, de quoi s'agit-il ?

– J'en étais sûre !

Elle jubilait.

– Hélène ! gronda-t-il, en signe d'avertissement.

– Une vieille affaire, Enzo.

– Si Magali est dessus, elle est même sûrement *très* vieille.

– Soixante-quinze ans, ou davantage.

Il fronça les sourcils.

– Ça remonte donc à la Seconde Guerre mondiale. Beaucoup de gens sont morts à l'époque. Qu'est-ce qui laisse penser qu'il s'agit d'un meurtre ?

– Les restes d'un officier supérieur de la *Luftwaffe*, le crâne troué par une balle, enterré à une faible profondeur dans un petit village médiéval des bords de la Dordogne ne cadre pas vraiment avec un scénario de guerre classique.

– On a peu de chance d'attraper le coupable maintenant.

Malgré lui, il sentait son intérêt s'éveiller.

– Je ne crois pas que ce soit l'objet de l'opération. C'est le travail des archéologues de démêler les mystères de l'histoire, non ? À mon avis, elle veut juste que vous jetiez un coup d'œil professionnel à la tombe, si on peut appeler ainsi ce trou, parce qu'elle n'a pas pu se rendre elle-même sur le site.

– Où est-ce ?

– Dans un village qui s'appelle Carennac. Au nord du département. À une heure de route d'ici, environ.

La nuit avait chassé la teinte plombée du ciel. Affalé dans le fauteuil de son père, Laurent grattait nonchalamment des accords sur la guitare de ce dernier quand il traversa la cuisine. Enzo s'immobilisa un instant sur le seuil pour regarder avec affection son fils, qui ne l'avait pas entendu arriver.

Laurent était un garçon dégingandé de onze ans, grand pour son âge ; en poussant tout d'un coup, il avait perdu les rondeurs de l'enfance. Il tenait de sa mère la masse de boucles brunes qui lui retombaient sur le front, et ne paraissait pas avoir hérité de son père le syndrome de Waardenburg. Ce gène défectueux avait sauté une génération : Alexis, le fils de Kirsty, sa fille écossaise, avait des problèmes d'audition. Malgré les tests prénataux que Sophie venait de passer et qui s'étaient révélés négatifs, une petite inquiétude planait.

Les longs doigts de Laurent dansaient sur le manche de la guitare. Son jeu semblait prometteur. S'approchant sans bruit par derrière, Enzo lui retira brusquement l'instrument des mains.

– Hé ! protesta le garçon.

Enzo posa ses doigts sur les frettes et dit :

– Tu devrais essayer un *la* mineur septième diminué. C'est une très belle suite au *si*.

Il en fit la démonstration en caressant les cordes avec son pouce.

Laurent se redressa, regarda les doigts d'Enzo et lui arracha la guitare :

– Laisse-moi essayer.

Trouvant presque instantanément l'accord, il le répéta après un *si*.

– Cool.

– Exactement, acquiesça Enzo en reprenant la guitare.

– Hé ! grogna son fils à nouveau.

– Tu as des devoirs à faire.

– Oh, Da-ad.

Enzo perçut dans sa voix son propre accent traînant, typiquement écossais. Il parlait toujours anglais avec ses enfants. Mais, comme Sophie, Laurent était complètement français, culturellement et linguistiquement.

– Viens, Lo-lo, je vais t'aider à faire tes maths, proposa Dominique en s'asseyant à la table, les mains à plat sur la surface polie.

Elle avait pris l'habitude de l'aider à réviser ses leçons.

– Où est ton cartable ?

– Dans ma chambre.

– Eh bien, va le chercher.

– Oh, c'est obligé, maman ?

Dominique pencha la tête et haussa un sourcil, ce qui suffit à le faire lever de son fauteuil pour filer dans sa chambre, les poings enfoncés dans les poches.

Sophie, toujours en manteau, le croisa sur le seuil, et se dirigea vers la porte-fenêtre donnant sur la place pour coller le nez sur la vitre.

– Bertrand est en retard. Je vais mourir de chaud s’il n’arrive pas bientôt.

Puis, se retournant, elle lança :

– Alors, qu’est-ce que tu as l’intention de faire, papa ? Tu vas aller jeter un coup d’œil à la tombe ?

– Tu t’es décidé ? demanda Dominique en lui jetant un regard interrogateur.

Enzo se laissa tomber sur le fauteuil que venait de libérer Laurent et plaqua un accord sur la guitare.

– Je n’ai pas vraiment envie de voyager pendant cette foutue pandémie.

– Tout se passera bien si tu portes un masque, dit Sophie.

– Parle pour toi, Soph. Tu n’as pas l’âge de te retrouver dans la catégorie des gens à risque.

– Je peux t’accompagner, suggéra Dominique. On ira en voiture. Je conduirai. Nous n’aurons pas à nous mélanger avec qui que ce soit.

– Et Laurent ? Les écoles sont de nouveau fermées après la montée en flèche des nouveaux cas.

– Bertrand et moi, on peut s’occuper de lui, déclara Sophie.

Tous tournèrent la tête en même temps en entendant le cri de joie du garçon qui, son sac d’école dans une main et un grand sourire aux lèvres, lança un poing en l’air.

– Ouais ! Bertrand est un champion de *Resident Evil*.

Enzo jeta un coup d’œil à la manette de Playstation abandonnée par terre et pensa que, finalement, ce ne serait peut-être pas une si mauvaise idée de s’échapper de cette maison pendant quelques heures.

Chapitre 2

La vieille dame prend place dans son rocking-chair préféré qui, pour ce corps fragile, semble à son visiteur d'une dureté impitoyable adoucie seulement par un mince coussin fixé au dossier. Ses cheveux gris argent tirés en un chignon des plus stricts n'ont perdu ni leur brillance ni leur abondance. La peau fine et douce de son visage est rosie par la chaleur du feu dont les braises rougeoient dans le foyer noirâtre de l'imposante cheminée qui occupe presque tout le mur, au fond du salon.

Sa voix est frêle, comme son ossature. Mais soudain il se rend compte qu'à soixante-quinze ans, elle a juste dix ans de plus que lui. Les dix prochaines années le diminueront-elles de la même façon ?

Néanmoins, elle s'exprime avec clarté, assurance et fermeté en entamant le récit qu'elle a entendu de nombreuses fois, et sans doute répété aussi souvent pour un petit cercle discret d'amis intimes. Mûrement réfléchi, rodé, peaufiné jusqu'à lui donner une patine professionnelle.

Assis dans un fauteuil confortable, il croise les jambes et pose les mains sur ses genoux, à l'image de la narratrice ; la tête très légèrement penchée d'un côté, il l'écoute raconter son histoire.

Il s'appelait Paul Lange. Un homme qui ne prenait jamais la vie trop au sérieux. Il devait avoir dans les quarante ans. Quarante-deux ou quarante-trois, peut-être, il avait dû naître juste au début du siècle. Je suis sûre que, même dans ses rêves les plus fous, il n'avait jamais imaginé se retrouver dans une chaumière du nord de la France aux premières heures du 25 juin 1940, jour où l'armistice est entré en vigueur. Pourtant il se trouvait bien là, en train d'écouter Adolf Hitler relater les négociations du wagon de Compiègne. Probablement, en raison de son amitié avec Albert Speer, l'architecte préféré du Führer.

Un groupe d'admirateurs, artistes et architectes, s'était rassemblé autour de ce dernier, qui jubilait d'avoir retourné l'humiliation du traité de Versailles, infligée à l'Allemagne parce qu'elle avait perdu la Grande Guerre. Il expliquait comment il avait exigé de faire sortir d'un musée le wagon de chemin de fer dans lequel ce traité avait été signé, pour l'installer sur cette même voie ferrée de la forêt de Compiègne, comment il avait forcé les Français à accepter la défaite et signer un armistice qui couperait la France en deux.

Herr Hitler était très content de lui.

Lange se sentait impressionné. Il avait brièvement combattu pendant la Première Guerre, avant de traverser les années de déchéance et d'inflation incontrôlable imposées à l'Allemagne par ses vainqueurs. Des années sombres, troublées, balayées désormais par la victoire sur les Français en six petites semaines. L'honneur retrouvé. Mais à une heure du matin passée, Lange mourait d'envie de fumer une cigarette, comme la plupart de ses compagnons, certainement. Or personne ne fumait en présence du Führer, ancien fumeur ayant strictement interdit aux policiers en uniforme et aux soldats de la SA et de la SS de fumer en public, même en dehors de

leur service. Il n'y a rien de pire qu'un ancien fumeur, pensait Lange, qui espérait pouvoir s'éclipser un peu plus tard pour en griller une tranquillement dans le jardin.

Mais pas tout de suite. Il était presque 1 h 35 quand Hitler ordonna d'ouvrir les fenêtres ; un souffle d'air chaud et humide envahit la pièce. Au loin, par-dessus le concert des grenouilles et des insectes, on entendait gronder le tonnerre. Un orage d'été quelque part au-delà de la vallée voisine, avec des éclairs qui zébraient le ciel menaçant. Puis, soudain, ils l'ont tous entendue. Claire et nette dans la nuit. La sonnerie de clairon annonçant la fin des combats.

– Un moment, s'il vous plaît, Paul. Je peux vous appeler Paul ?

Lange s'est étonné qu'Hitler connaisse son prénom.

– Bien sûr, Mein Führer.

Ce dernier l'a entraîné vers le bar et a rempli leurs verres. Scotch pour Lange, eau pétillante pour lui-même.

– Dans deux jours, a-t-il dit, je vais à Paris. Pas pour pavoiser. Il n'y aura pas de marche triomphale sur les Champs-Élysées. Juste en petit comité. Une visite très privée. On m'a dit que vous connaissiez bien cette ville.

Lange était à la fois surpris et un peu inquiet que le dirigeant allemand ait parlé de lui avec les autres.

– Oui, j'y suis allé souvent. (En levant les yeux, il s'est aperçu que Speer les observait et écoutait attentivement.) Aucun marchand d'art digne de ce nom ne se qualifierait de professionnel s'il ne connaissait pas les galeries et les salles des ventes de la capitale mondiale de l'art.

– Bien, bien. Il y a tant d'endroits à visiter, tant de choses à voir, mais si peu de temps. L'Arc de triomphe, la tour Eiffel, la tombe du Soldat inconnu, et bien sûr le tombeau de Napoléon aux Invalides. Par quoi me conseilleriez-vous de commencer ?

Lange a pris une profonde inspiration. Lourde responsabilité.

– Je commencerais par l’Opéra, monsieur. C’est l’un des plus beaux monuments du monde.

Hitler a souri et Lange a compris pourquoi ce petit homme d’apparence insignifiante inspirait autant de loyauté et d’envie de le suivre. Son charisme s’exprimait d’une manière extraordinaire dans un sourire qui semblait n’être que pour vous, dans ses yeux qui vous retenaient prisonniers de leur regard. Qui vous donnait l’impression d’être important.

– Bravo. C’est exactement ce que j’aurais choisi. Et, naturellement, nous terminerons par une visite du Louvre. Je rêve depuis toujours de faire la connaissance de Mona Lisa. Quoi qu’on puisse penser des Italiens, da Vinci est incontestablement l’un des plus grands artistes de tous les temps.

L’estomac de Lange s’est noué d’appréhension ; un rapide coup d’œil à Speer lui a permis de voir le même sombre sentiment tordre la bouche de son ami. Manifestement, personne n’avait informé le Führer.

*

Trois jours plus tard, le 28 juin, à 5 h 30 du matin, la petite suite d’Hitler a atterri à l’aéroport du Bourget, au nord-est de Paris. On avait distribué à Lange et aux autres des uniformes vert-de-gris afin de donner à ce groupe disparate d’artistes, architectes et sculpteurs une allure militaire.

Sur le tarmac les attendaient trois berlines noires, dont la Mercedes-Benz Tourenwagen décapotable spécialement construite pour Hitler, avec ses trois rangées de sièges. Hitler a pris place devant, à côté de son chauffeur, l’officier SS Erich Kempka ; Lange, Speer et le sculpteur Arno Breker se sont assis sur les strapontins, et les adjudants d’Hitler sur la banquette arrière.

Lange regardait avec émerveillement les faubourgs lugubres et déserts de la cité déchue tandis que la petite procession

progressait dans la lumière grise de l'aube. Bientôt, des monuments parisiens plus familiers ont commencé à surgir autour d'eux et Lange s'est senti étrangement déprimé à l'idée que tout cela venait de tomber sous contrôle allemand. Cette ville était tellement française. L'utilitarisme allemand ne pouvait que la ternir, lui retirer sa joie de vivre.

Kempka les a conduits directement au palais Garnier, place de l'Opéra, dans le neuvième arrondissement, où un colonel des troupes d'occupation allemande les attendait. Lange, qui connaissait bien le grand bâtiment néobaroque de Charles Garnier, s'est réjoui de voir Hitler admirer l'escalier monumental à l'ornementation excessive, le magnifique foyer, les élégantes dorures du parterre.

– Excellent choix, Paul, a-t-il murmuré en le prenant par le coude juste avant d'en sortir.

Et les voilà repartis en voiture vers la Madeleine, les Champs-Élysées, le Trocadéro. Le Führer a ordonné un arrêt à la tour Eiffel pour prendre des photos. Ensuite, devant le tombeau de Napoléon, où il est resté plusieurs minutes debout, tête baissée, dans une contemplation solennelle. Respect d'un dictateur pour un autre.

Finalement, ils sont arrivés au Louvre, sa vaste place du Carrousel, ses ailes jumelles reliant le palais original aux Tuileries. Lange et Speer, qui ne s'étaient pas parlé depuis la nuit de l'armistice, partageaient maintenant un silence tendu pendant qu'Hitler traversait à grandes enjambées la cour Napoléon en demandant à voir la *Mona Lisa*, ou *La Joconde* comme l'appellent les Français. S'efforçant de rester à sa hauteur, tête inclinée sur le côté, le colonel des troupes d'occupation lui parlait à mots rapides et feutrés. Lange et les autres suivaient, remplis d'appréhension.

Soudain, Hitler s'est immobilisé, les yeux assombris par la fureur, et a hurlé :

– Pourquoi ne m'a-t-on rien dit ?

Puis, il s'est tourné vers sa petite coterie d'artistes :

– Qui était au courant ?

– Au courant de quoi, Mein Führer ?

Lange a trouvé l'hypocrisie de Speer atrocement flagrante.

– Ces maudits Français ont vidé le musée. Il y a dix mois !

Expédié toutes les œuvres dans les châteaux de la Loire. En zone libre. Avec *La Joconde*.

Hitler postillonnait de rage. Lange est intervenu :

– J'imagine, monsieur, qu'ils les ont déménagées pour les protéger au cas où Paris serait bombardé. Qui aurait pu deviner que six semaines suffiraient à vaincre, presque sans combattre ?

Mais Hitler ne se calmait pas. Sa colère a macéré en un long silence dangereux jusqu'à ce qu'il rebrousse chemin, fende comme Moïse la mer Rouge les rangs de sa bande d'artistes, et piétine les ombres que le soleil levant jetait sur les pavés.

– La visite est terminée ! Jamais nous ne reviendrons dans cette maudite ville.

Un *nous* royal, sans doute.

Il n'y est jamais revenu.

La vieille dame se tait un long moment, puis elle se tourne vers son visiteur :

– Pourriez-vous ajouter du bois dans le feu, s'il vous plaît ?

Il me semble que la température fraîchit.

– Bien sûr.

Il se lève de son fauteuil pour prendre trois bûches dans un panier et les jeter sur les braises. Des étincelles rouges dansent devant la pierre noircie ; les nouvelles bûches craquent, grésillent en dégageant une fumée qui s'échappe vers les hauteurs de la cheminée.

Quand il se rassied, la vieille dame contemple les bûches jusqu'à ce que les premières flammes les lèchent ; puis, satisfaite, elle se détend et poursuit son récit.

Une semaine plus tard, après leur retour en Allemagne, Lange a reçu une convocation inattendue : un rendez-vous avec Hitler dans sa résidence montagnarde, le Berghof, à Obersalzberg, dans les Alpes bavaroises.

Depuis Berlin, il a pris le train pour arriver en début d'après-midi à Berchtesgaden, où l'attendait la Mercedes-Benz d'Hitler. Si Erich Kempka se souvenait de lui, il n'en a rien montré ; il s'est contenté de le débarrasser de son sac et de le mettre dans le coffre avant de se lancer dans un trajet relativement court sur les contreforts boisés du Hoher Göll, qui chevauche la frontière entre la Bavière et le Land de Salzbourg en Autriche.

Il faisait chaud, l'air de la montagne grouillait de créatures volantes ; Lange a retiré son chapeau, sa veste, remonté les manches de sa chemise, et profité de la douceur du vent. La route était étroite ; Kempka devait employer tous ses talents de chauffeur pour négocier les virages avec la grosse Mercedes. Ils montaient toujours plus haut. Sur sa droite, Lange voyait les pentes boisées tomber à pic dans la vallée, des petits groupes de maisons qui ressemblaient à des jouets le long de l'horizon brumeux. Le paysage s'élevait autour d'eux en cimes à la fois douces et escarpées.

Depuis qu'il avait reçu son *invitation* pour le Berghof – un messenger privé s'était présenté chez lui avec une enveloppe portant un sceau de l'État, et contenant une note manuscrite du Führer – Lange avait senti les muscles de son estomac se contracter progressivement. Et cela avait empiré jusqu'à se transformer en crampes. On ne l'aurait pas deviné en le regardant, mais il avait la bouche aussi sèche que du carton et le cœur qui battait la chamade. Sans avoir la moindre idée de ce que Herr Hitler pouvait lui vouloir, il redoutait le pire. Surtout après la débâcle du Louvre.

Pourquoi n'avait-on pas prévenu le Führer ? L'évacuation des œuvres du Louvre avait certainement été signalée par

les services secrets allemands avant l'invasion de l'Europe de l'Ouest ; mais peut-être avait-on estimé qu'Hitler avait d'autres problèmes plus urgents à régler. L'invasion de la Pologne, la déclaration de guerre de la Grande-Bretagne, la démonstration de force des Russes. L'art ne paraissait pas une priorité. Pourtant les nazis y attachaient beaucoup d'importance et intervenaient sur le marché international pour augmenter leurs collections privées, comme si son influence civilisatrice pouvait, d'une certaine manière, tempérer leur barbarie intrinsèque.

Finalement, la voiture s'est engagée sur une route privée encore plus étroite pour s'arrêter un peu plus loin devant une guérite en pierre protégée par un toit de tuiles peu pentu ; un garde en uniforme a contrôlé leurs papiers. Le chalet d'Hitler était perché tout en haut, après un dernier virage en épingle à cheveux.

Lange a remis sa veste et son chapeau avant de gravir rapidement la volée de marches menant à une terrasse dallée où se tenait Hitler.

– Content que vous ayez pu vous libérer, Paul, a-t-il dit en lui tendant la main. Bienvenue dans ma petite retraite.

Lange a jeté un coup d'œil à la bâtisse impressionnante avec ses terrasses et ses balcons, en pensant qu'elle était tout sauf petite. Et que, de toute façon, il n'avait pas eu le choix d'accepter ou non l'invitation.

– Tout le plaisir est pour moi, monsieur.

Malgré la température, Hitler portait un costume marron sur une chemise blanche impeccablement repassée, avec une cravate bleue. Il avait le teint coloré, et semblait d'humeur beaucoup plus conviviale que lors de leur dernière rencontre ; il a invité Lange à pénétrer dans la fraîcheur de la maison.

Les murs du vestibule étaient couverts de tableaux, dont certains que Lange était surpris de reconnaître. Des portraits de Hindenburg, Frédéric le Grand, Bismarck. Une reproduction de Canaletto. Beaucoup de portraits de famille.

– Ma nièce, a précisé Hitler. Et là, ma mère.

Cette peinture terne n'était éclairée que par la pâleur du visage maussade et la blancheur d'une collerette. La femme avait les cheveux courts, ou bien attachés derrière la tête. Sa ressemblance avec son fils était frappante.

Ensuite, ils sont entrés dans le grand salon, une immense pièce haute de deux étages, avec un plafond en bois à caissons. À côté de la cheminée était accrochée une grande toile figurant une femme nue allongée et un petit cupidon armé d'un carquois qui s'apprêtait à tirer une flèche sur la beauté couchée. La désignant d'un geste fier, Hitler a lancé :

– Vous la reconnaissez ?

Lange a acquiescé en se demandant s'il lui faisait passer un test.

– Absolument, monsieur. *Vénus et Cupidon*, de Paris Bordone. Une œuvre magnifique de la Renaissance vénitienne.

– Bravo. Vous possédez votre sujet.

Inclinant modestement la tête, Lange a résisté à la tentation de signaler qu'il avait étudié l'histoire de l'art à Francfort.

– Personnellement, j'ai une préférence pour l'art classique, grec et romain, Paul. Il n'est pas contaminé par les Juifs, vous comprenez. Je trouve les impressionnistes détestables au plus haut point et, pour moi, les prétendus héros de l'art moderne, comme cet horrible Espagnol, Picasso, sont tout simplement les symboles du déclin de la société occidentale.

Lange tournait lentement le bord son chapeau entre ses mains, contre sa poitrine, manquant de confiance en lui-même pour oser parler. Avant la guerre, comme beaucoup de ses contemporains, il avait acheté et vendu un grand nombre d'œuvres d'art moderne. Désormais, la vente des œuvres modernes confisquées sur le marché international était considérée comme un moyen de lever des fonds pour l'effort de guerre.

– Venez.

Hitler l'a pris par le bras pour le conduire sur une vaste terrasse en pierre. De là, on avait l'impression d'être au sommet du monde, avec un panorama extraordinaire sur les Alpes bavaroises. Seule une poignée de nuages entourait l'un des pics, petits choux à la crème blancs sur un bleu immaculé. Les cimes les plus distantes se perdaient dans la brume de chaleur qui vibrait au loin.

Hitler s'est perché sur le muret, une jambe levée, l'autre toujours plantée sur le sol, et a dévisagé Lange d'un air songeur pendant si longtemps que ce dernier a fini par se sentir mal à l'aise.

– Vous êtes déjà allé en Autriche ?

– À Vienne, oui.

– J'ai grandi à Linz. Une belle ville.

Bien qu'il n'y ait jamais mis les pieds, Lange a hoché la tête.

– Le secret du succès dans la vie, Paul, c'est de connaître ses limites, et d'exploiter ses points forts. J'ai toujours regretté de ne pas avoir eu la chance d'être aussi doué pour la peinture que je l'aurais souhaité.

– Tout comme moi, monsieur, dit Lange avec un sourire de regret.

Surpris, Hitler a haussé les sourcils :

– Vous peignez ?

– Très mal.

– J'étais peut-être un peu meilleur que vous, alors, a-t-il plaisanté. Mais pas assez bon. Pas à mes yeux, en tout cas. Alors, je me suis consacré à la politique et au service de mon pays.

– Ce en quoi vous avez fort bien réussi.

Lange avait entendu dire qu'Hitler appréciait les éloges. Mais entre le compliment et la condescendance, la frontière était subtile. Le sourire du Führer suggérait que, parfaitement conscient de sa réussite, il n'avait pas besoin qu'on le lui dise.

– L’amour de l’art n’est jamais loin de mes pensées. Je l’ai dans l’âme, vous savez. Expression par excellence des plus belles qualités humaines, de l’esthétique et de la sensibilité, de l’expérience humaine, de la condition humaine. Tout ce qui nous distingue des animaux.

Tournant les yeux vers les cimes alpines, il a ajouté :

– J’ai un rêve, Paul. Le rêve de créer le plus fabuleux musée du monde. La huitième merveille du monde, où les gens viendront en pèlerinage pour rendre hommage au meilleur de l’art dont l’Homme est capable.

Puis il s’est arraché à la contemplation de son rêve lointain, a de nouveau fixé son regard sur Lange, comme pour rendre ce rêve plus concret, et ajouté :

– Je le bâtirai à Linz. Ce sera mon legs, mon empreinte. L’héritage du nazisme sous sa forme la plus pure. (Une pause.) Ça vous séduit ?

– Beaucoup, monsieur.

– Bien.

Rayonnant, Hitler s’est laissé glisser du muret.

– Mais quel hôte suis-je, qui ne vous a même pas offert à boire. Accordez-moi le temps d’aller chercher ma canne et mon chapeau et nous descendrons prendre un thé au Mooslahnerkopf.

Ils sont arrivés en vingt minutes au salon de thé en suivant un chemin qui serpentait entre les arbres. Coiffé d’un feutre marron, Hitler marchait d’un pas alerte en balançant sa canne et en racontant qu’il avait, autrefois, envisagé de détruire totalement Paris. Atterré, Lange haussait les sourcils, comme pour exprimer une simple surprise.

– Après l’avoir vue par moi-même, cependant, j’en ai perdu l’envie.

– J’aurais été très déçu que vous le fassiez, a-t-il risqué.

Hitler lui a jeté un coup d’œil sévère :

– Vraiment ?

– Au fil des ans, j’en suis arrivé à bien connaître Paris, monsieur. Il y a tellement de choses à admirer dans son histoire et son architecture.

– Certes.

Mais le Führer n’avait pas l’air convaincu. Le Mooslahnerkopf, son salon de thé préféré, se trouvait à flanc de coteau, au milieu des pins. C’était un bâtiment rectangulaire sans prétention, attenant à une tour conique ponctuée de fenêtres. Au lieu d’entrer tout de suite pour boire un thé au frais, à l’intérieur, Hitler s’est dirigé vers un promontoire herbeux en forme de fer à cheval où il a invité Lange à s’asseoir sur un banc. De là, on avait une vue magnifique sur le paysage, en contrebas. Lange a posé son chapeau à côté de lui, sur le bois, et desserré sa cravate. Cette marche dans la chaleur de l’après-midi l’avait mis en nage. Hitler, en revanche, paraissait très frais. Appuyé sur la balustrade qui délimitait la courbe du fer à cheval, il a de nouveau dévisagé Lange d’un air songeur. Entre son nid d’aigle perché au sommet, son salon de thé à quelques pas, le panorama à couper le souffle derrière lui, Hitler donnait l’impression d’un homme parfaitement dans son élément. Très proche d’un dieu. On aurait presque pu croire qu’il n’y avait rien au monde qu’il ne pût réussir.

– Vous vous demandez pourquoi vous êtes ici, n’est-ce pas ?

Le sourire de Lange dissimulait son agitation intérieure.

– Cela m’a effleuré l’esprit.

– Je veux *La Joconde*.

Sous le choc, Lange a senti un picotement parcourir sa peau. Il a retenu son souffle.

– Pas pour moi, comprenez bien. Pour le musée de Linz. Ce serait sa pièce maîtresse. Son couronnement. Où devrait se trouver le tableau le plus célèbre du monde sinon là ?

Estimant la question rhétorique, Lange n’a pas répondu.

– Et je veux que vous me l’obteniez.

Un filet de sueur a coulé le long de sa nuque.

– Pour l’Allemagne. (Le regard d’Hitler s’est reporté sur la splendeur du paysage.) Bien entendu, nous ne devons pas être considérés comme des voleurs. Ce serait un scandale international. (Ses yeux bleus et froids étaient à nouveau sur Lange.) Le tableau doit tout simplement disparaître. Dans la confusion de la guerre, ce ne devrait pas être trop difficile. Mais cela exige de la discrétion, du savoir-faire et, par-dessus tout, de la patience. Vous devrez donc attendre le moment propice, Paul. Le choisir avec soin. Cela pourra prendre un an, qui sait ? Mais sa disparition ne doit être en aucune manière liée au Reich. Ensuite, à une date ultérieure, on le verra réapparaître quelque part... (Un haussement d’épaules.) dans une salle des ventes, en territoire occupé, et nous le confisquerons pour l’exposer en lieu sûr, à Linz.

Un long silence s’est installé entre eux. Lange savait parfaitement qu’il ne s’agissait pas d’une requête, mais il ignorait ce qu’il devait répondre. Alors, hochant lentement la tête, il a dit :

– Bien entendu, monsieur.

– Parfait.

Hitler s’est éloigné de la rambarde, écartant un instant son rêve pour passer au côté pratique.

– Vous entrerez temporairement dans la Wehrmacht. Le grade de *Hauptmann* devrait suffire. Vous serez rattaché au service de la *Kunstschutz*. Je suppose que vous savez ce que c’est ?

Impassible, Lange a renchéri :

– Une admirable organisation de préservation des œuvres d’art des ennemis qui permettra de les rendre en bon état à la fin des hostilités.

Apparemment imperméable au sarcasme de son invité, Hitler a souri.

– Excellente définition, Paul. Vous serez un *Kunststoffizier*, dont le salaire et les frais seront payés par cette organisation,

et vous jouirez d'un logement confortable à Paris. Et je veillerai à ce que mon bureau vous remette une lettre d'habilitation avec laquelle vous pourrez vous procurer tout ce dont vous aurez besoin.

Le soleil commençait déjà à baisser dans le ciel et leurs ombres à s'allonger sur l'herbe.

– Vous ne vous imaginez pas à quel point j'ai été déçu de ne pas pouvoir faire la connaissance de Mona Lisa à Paris. (Une courte pause.) Je compte bien ne pas être déçu une seconde fois.

L'implication des conséquences résultant d'une seconde déception a brièvement plané dans l'air chaud de cette fin d'après-midi alpine, avant qu'Hitler ne déclare en souriant et en tapotant la rambarde avec sa canne :

– Allons boire notre thé.

Lange s'est levé pour suivre son Führer, et compris que sa vie venait de changer inexorablement.

Chapitre 3

Elle demeure un long moment les yeux dans le vague, perdue dans des pensées et des souvenirs qu'elle ne partagera pas avec lui, pense-t-il. Puis, soudain, elle se détourne comme si elle venait de se rappeler sa présence.

– Voulez-vous une tasse de thé, monsieur ?

Sans attendre sa réponse, elle se lève avec raideur de son fauteuil :

– Je vais m'en préparer une, si ça ne vous ennuie pas.

Son visiteur sourit.

– Pas le moins du monde.

Il aimerait bien un café, mais ne veut pas la déranger.

Elle revient s'asseoir quelques minutes plus tard, et tend le bras pour poser son mug par terre.

– Encore trop chaud, dit-elle.

Ses mains osseuses agrippent les accoudoirs.

– Alors, où en étais-je ? Ah, oui. Londres. Juillet 1940.

Et elle reprend le fil de son récit.

Georgette était une jeune femme fouguese. Enfin, pas si jeune que ça, je suppose. Bien que mes vingt-huit ans me paraissent bien loin aujourd'hui. Pareil pour vous, si je puis me permettre. Comment la décrire ? Ni grande ni petite. Une

filles maigres, sans beaucoup de hanches. Un tantinet garçon manqué, disons. Elle aimait porter ses cheveux courts, ce qui n'était pas vraiment à la mode alors. Des cheveux sombres, épais, abondants. Une jupe plissée qui s'arrêtait aux genoux, des chaussures plates, une vieille sacoche de cuir en bandoulière, de l'épaule droite à la hanche gauche. Sèche. Vigoureuse, de corps comme d'esprit. On y réfléchissait à deux fois avant de lui chercher des noises.

Elle se retrouvait bloquée à Londres depuis plusieurs semaines, frustrée et préoccupée par les nouvelles venues de France. La défaite face aux Allemands, un armistice qui déchirait la France en deux et laissait la plus petite moitié administrée par le régime collaborationniste de Pétain aux ordres du Troisième Reich. La zone libre, ça s'appelait. Mais pas si libre que ça.

Londres connaissait un de ces étés moites où l'humidité stagne dans l'air, où le soleil est presque obscurci par la brume dans un ciel incolore. Georgette était assise dans le bow-window de l'appartement de sa mère, à Kensington ; un rayon de soleil entrant en biais par la vitre emprisonnait les particules de poussière en suspension. Elle avait essayé de se tourner vers les amis les plus influents de sa famille pour trouver un travail quelconque et participer à l'effort de guerre. Sans succès. Elle était en train d'écrire une lettre à un certain général Charles de Gaulle. À l'enterrement de sa mère, un vieil ami de son père, membre du corps diplomatique, lui avait appris que de Gaulle venait de créer les Forces françaises libres, basées à Londres. Apparemment, il avait lancé, via la BBC, un appel aux Français pour leur demander de résister à l'occupation nazie. Mais elle l'avait raté comme, semblait-il, la plupart de ses compatriotes. Elle s'adressait à lui en dernier ressort.

Elle venait juste de s'y atteler quand la sonnette de la porte d'entrée l'a interrompue. Agacée, elle s'est avancée pieds nus sur le parquet, et a ouvert à un porteur de télégramme en uniforme.

– Pour vous, madame, a-t-il dit en lui tendant une enveloppe. Signez là.

Il lui a demandé d'apposer sa signature sur un carnet, puis s'est aussitôt éclipsé ; Georgette se demandait qui pouvait bien lui envoyer un télégramme.

De retour à sa table, elle l'a déchiré et s'est assise, bouche bée, en lisant : *Prière assister réunion avec général de Gaulle demain 11h STOP 4 Carlton Gardens SW1 STOP*

Qu'est-ce que ça signifiait ? Une réponse à sa lettre, avant même qu'elle l'ait écrite ? Il était télépathe ? D'autre part, ça ressemblait plus à un ordre qu'à une invitation. Bien qu'elle fût en train de lui écrire pour obtenir un travail, elle en a ressenti une certaine irritation.

Elle ne connaissait pas cet homme. Lui, en revanche, avait l'air de tout savoir sur elle – enfin, du moins, où la trouver. Ses sourcils sombres se fronçaient au-dessus de ses yeux marron.

Le lendemain, le temps était plus clair. Une petite brise soufflait sur Pall Mall et caressait les jambes nues de Georgette. Des jambes très blanches, qui avaient peu vu le soleil cette année. Son visage, bronzé d'habitude en été, était blafard. Les taches de rousseur qui éclaboussaient son nez, héritage génétique de sa mère, n'en ressortaient que davantage. Mais elle était jolie et, malgré sa pâleur, attirait les regards partout où elle allait.

Sa jupe bleue ondulant dans le vent, elle a pris à gauche Waterloo Place, puis à droite Carlton House Terrace. Au début de la rue bordée d'arbres dont les trottoirs étaient tachetés de soleil se dressait l'élégante façade classique en pierres blanches de la Royal Society.

Dans Carlton Gardens, deux soldats français montaient la garde de part et d'autre d'un mur construit devant le porche d'entrée du numéro quatre. Elle a sorti le télégramme de sa sacoche pour le montrer au premier ; avec un sourire, il lui a

fait signe d'entrer et lancé en français un *bonne journée* qui l'a réjouie. C'était bon d'entendre sa langue.

À l'intérieur, tout le monde parlait français ; elle était ravie de pouvoir faire de même. Une femme entre deux âges vêtue d'un tailleur sombre l'a emmenée par un escalier étincelant au premier étage, puis à droite dans un couloir où une porte était ouverte. Un cliquetis étouffé s'en échappait. La femme a frappé deux coups avant d'introduire Georgette dans la pièce. Assise derrière une machine à écrire Royal posée sur un bureau couvert de papiers, une autre femme, plus jeune, a braqué sur elle un regard insistant, apparemment surprise par la vision de cette gamine aux cheveux courts vêtue d'un cardigan bleu marine sur une chemise blanche au col ouvert, avec une sacoche en cuir marron plaquant sa jupe sur sa cuisse. D'une main, elle a désigné une chaise :

– Il vous recevra quand il sera libre.

Comme si c'était moi qui avais demandé un entretien, a pensé alors Georgette avec une pointe d'agacement.

Impatiente, elle ne tenait pas en place et sentait sur elle les fréquents coups d'œil que la secrétaire lui jetait à la dérobée ; elle a fini par soutenir le regard de celle-ci, la défiant en silence de continuer. La femme a détourné les yeux vers son clavier. Ces derniers temps, c'était sur ce genre de petites victoires que se construisait la vie de Georgette. Elle n'avait, bien sûr, aucune idée de ce qui l'attendait.

Elle a sursauté quand la porte s'est brusquement ouverte sur un homme immense, obligé de courber la tête pour ne pas se cogner au linteau. Il portait un uniforme sombre, serré à la taille par un ceinturon de cuir, une chemise grise et une cravate plus foncée d'une couleur indéfinissable. Ses cheveux bruns et brillants plaqués en arrière étaient séparés, à gauche, par une raie. Son visage allongé s'ornait d'un nez d'une longueur incroyable au-dessus d'une moustache soigneusement taillée. La sévérité de son expression était adoucie par la chaleur

particulière des yeux marron mouchetés d'orange qui se tournaient vers la visiteuse. Georgette s'est levée précipitamment.

– Mademoiselle Pignal ?

À peine capable de détacher son regard de ses oreilles gigantesques, elle a hoché la tête. Aux Beaux-Arts de Bordeaux, on lui avait enseigné que, dans un portrait, le sommet de l'oreille devait s'aligner sur les sourcils et le lobe sur le bas du nez. Les oreilles du général de Gaulle transgressaient toutes les règles, même pour un homme doté d'un aussi grand nez.

– Entrez, a-t-il dit avec un mouvement de la tête vers son sanctuaire.

Elle l'a suivi dans un vaste bureau dont les hautes fenêtres donnaient sur la rue. La lumière de l'extérieur dessinait des bandes étroites sur une table qui paraissait avoir survécu de justesse au passage d'un ouragan. La pièce empestait la fumée de cigarette ; des volutes bleutées stagnaient encore en l'air.

Il s'est laissé tomber dans un fauteuil pivotant qui a oscillé en craquant ; un rayon de soleil projetait l'ombre de son nez sur le côté de son visage. Derrière lui, une grande carte de France était accrochée au mur. Du menton, il l'a invitée à prendre place sur une chaise placée devant un guéridon où se trouvait un téléphone ; elle s'est timidement assise au bord.

Le général a examiné Georgette tout en sortant de sa poche de poitrine un paquet de cigarettes dont il a fait jaillir la dernière d'une chiquenaude, et qu'il a allumée avec un briquet américain en cuivre gravé.

– Vous savez pourquoi vous êtes ici ?

– Je devrais ?

– J'espère que non. Mais il est difficile de savoir en qui on peut avoir confiance ces temps-ci.

Puis il a écarté le fouillis amoncelé devant lui pour en extraire un dossier couleur chamois, le feuilleter et en retirer la première page.

Georgette s'est penchée en avant :

– C'est mon dossier ?

– Oui.

– Ça m'étonne qu'il soit si épais.

– Moi aussi, a-t-il répliqué posément.

Baissant les yeux vers la feuille qu'il tenait entre ses doigts, avec sa cigarette, il a lu :

– Marie Georgette Pignal. Née en août 1912. De mère anglaise, et de père français, Georges Pignal, qui travaillait dans les services diplomatiques. Élevée à Bordeaux, mais parlant couramment anglais et français.

Georgette a poussé un soupir exaspéré.

– Vous m'avez fait venir ici pour me dire des choses que je sais déjà ?

– Non, mademoiselle. Je vous ai demandé de venir pour évaluer ce qui se cache entre les lignes. (Imperturbable, il s'est reconcentré sur la feuille.) Il semble que vous ayez obtenu un résultat remarquable au baccalauréat. Quarante-deux sur quarante-cinq.

– Ça vous surprend ?

– D'après ce que j'ai vu jusqu'ici, oui. Mais j'ai appris à ne jamais juger un livre à sa reliure. (Il a continué sa lecture.) Vous êtes diplômée de l'école des Beaux-Arts de Bordeaux, et votre père est mort deux semaines exactement avant que vous ayez été brillamment reçue au concours d'entrée de l'école des Beaux-Arts de Paris. Il aurait sans doute été très fier de vous.

Lèvres serrées, Georgette se mordait l'intérieur des joues. La mort de son père avait brisé son adolescence, la cicatrice qu'elle en avait gardée était encore sensible au toucher. Mais elle était déterminée à ne pas se trahir devant ce pisse-froid. Bien que quelque chose lui disait qu'elle ne s'en sortait pas si bien.

Il a saisi la feuille dans la main gauche, libérant la droite afin de tirer une longue bouffée de sa cigarette.

– Après votre diplôme des Beaux-Arts de Paris, vous avez passé deux ans à l'École du Louvre. (Il a levé les yeux.) Qu'avez-vous étudié ?

– Ce n'est pas dans mon dossier ?

– Je vous pose la question, mademoiselle.

– L'histoire de l'art.

– Mais vous avez interrompu vos études.

– Je me suis portée volontaire pour emballer les œuvres qui devaient être évacuées du Louvre en août dernier. Ensuite, plutôt que de retourner à l'école, je me suis engagée dans l'armée de terre.

– Pourquoi ?

– Une guerre allait éclater. Je voulais défendre mon pays contre une invasion allemande.

Il a émis un bruit qui aurait pu passer pour un gloussement, mais on ne voyait aucun signe d'amusement sur son visage.

– Toute seule ?

– Eh bien, peut-être oui, a-t-elle répondu avec un sourire sardonique, puisque le sous-secrétaire d'État à la Défense nationale s'est enfui à Londres quand les Allemands sont arrivés à portée de fusil.

S'il y avait eu le moindre soupçon d'amusement sur le visage du général, il aurait disparu sur-le-champ car, visiblement hérissé, le général a aboyé :

– La capitulation de Pétain. L'armistice. La collaboration. Si je ne m'étais pas enfui, il m'aurait fait mettre aux arrêts pour m'être opposé à lui.

– Je sais, a-t-elle dit en souriant maintenant qu'elle sentait se modifier entre eux l'équilibre du pouvoir. Et je sais aussi que vous portez votre alliance à la main droite parce que vous avez failli perdre la gauche à la suite d'une blessure pendant la dernière guerre.

De Gaulle a jeté un bref regard à son anneau.

– Comme vous aviez l’air de savoir qui j’étais, j’ai pris la liberté de me renseigner sur vous en venant. Les archives de Fleet Street sont une mine d’informations, et ouvertes au public.

Il a longuement tiré sur sa cigarette d’un air pensif, puis demandé tout en soufflant la fumée :

– Et *vous*, pourquoi avez-vous quitté le pays ?

– Je suis sûre que vous le savez aussi, général. On m’a accordé un congé exceptionnel pour me permettre d’assister à l’enterrement de ma mère, à Londres. Puis les Allemands sont arrivés. (Encore profondément frustrée à cette idée, elle a soupiré.) Et je me retrouve bloquée ici.

– Comme moi.

De Gaulle s’est levé de son fauteuil, approché de la fenêtre, et a baissé les yeux vers la rue verdoyante.

– Vous voulez toujours servir votre pays ?

– Évidemment ! a-t-elle claironné d’une voix indignée.

Alors, en se retournant, il a proposé :

– Si on allait prendre l’air ?

Il y avait peu de circulation sur le Mall dont la chaussée rouge se remarquait davantage en l’absence des voitures. Laissant l’arche de l’Amirauté derrière eux, ils se dirigèrent vers l’ouest. Très haut, maintenant, au-dessus des arbres de St James’s Park, au sud, et de Green Park, au nord, le soleil accrochait plus loin les courbes et les angles du palais de Buckingham. La lumière diffusée à travers le feuillage dessinait des formes changeantes sur le trottoir, devant eux.

Georgette se sentait minuscule à côté de cet homme. Elle lui arrivait à peine à l’épaule ; sa taille et sa présence l’intimidaient beaucoup plus que lorsqu’elle était assise de l’autre côté de son bureau. Il paraissait encore plus grand avec son képi dont la visière projetait une ombre profonde sur son visage. Ils marchaient depuis un moment dans un silence qu’elle trouvait

inconfortable quand il s'est décidé à parler, la prenant totalement au dépourvu :

– Que savez-vous sur *La Joconde* ?

Elle a mis quelques secondes à se remettre de sa surprise.

– J'ai aidé à l'emballer avant qu'elle soit expédiée vers un château de la Loire.

– Chambord, d'après ce que j'ai compris.

– C'est exact. On pensait que tout serait beaucoup plus en sécurité à l'extérieur de Paris. À l'abri des bombes, et hors de portée des Allemands.

– Rien en France n'est hors de portée des Allemands, gro-gna de Gaulle.

Pendant qu'il s'arrêtait pour allumer une nouvelle cigarette, elle attendait patiemment qu'ils se remettent en marche. Il avait éveillé sa curiosité.

– Vous avez donc aidé à emballer le tableau ?

– Oui. Dans une boîte en peuplier fabriquée sur mesure, rembourrée de velours rouge, puis enfermée dans une caisse. Toutes les caisses ont été codées en utilisant un, deux ou trois points de couleur indiquant leur contenu. Jaune pour les pièces de très grande valeur, vert pour les œuvres majeures, rouge pour les trésors mondiaux. La caisse de *La Joconde* a été marquée de trois points rouges, la cote la plus élevée. La seule dans la catégorie rouge à en avoir trois.

– Je suppose, puisque vous avez étudié l'histoire de l'art à l'École du Louvre, que vous connaissez tout sur sa provenance ?

– Je sais absolument tout sur *La Joconde*, général.

– Racontez-moi.

Il fumait sa cigarette, le regard fixé droit devant lui, mais Georgette savait que ses grandes oreilles ne rateraient pas un mot de ce qu'elle dirait.

– Mona Lisa était l'épouse d'un gentilhomme italien, Francesco del Giocondo. D'après certains experts, le portrait accroché au Louvre ne serait pas le premier que Vinci fit d'elle.

D'autres experts émettent l'hypothèse qu'il s'agit en réalité d'un autoportrait féminisé.

De Gaulle a ralenti et l'a regardée :

– Vraiment ?

Elle sourit.

– À mon avis, c'est hautement improbable. Il y a tellement de fumée autour de ce tableau qu'on n'y verra probablement jamais clair.

Il a poussé un soupir et accéléré les pas.

– Ce qu'on sait avec certitude, a repris Georgette, c'est que *La Joconde* a été peinte à l'huile par Léonard de Vinci sur un panneau de peuplier de 77 centimètres par 53, vers 1503, environ seize ans avant sa mort. En 1515, il a accepté la protection du roi François I^{er}, et mis près de trois mois à faire le voyage jusqu'en France à dos d'âne, en emportant avec lui de nombreux carnets de dessins, des œuvres inachevées, et *Mona Lisa*. Certains pensent qu'elle aussi était inachevée et que Vinci ne l'a terminée qu'une fois installé en France. Au fil des siècles, le tableau a appartenu à François I^{er}, mais aussi à Louis XIV et Napoléon Bonaparte qui, à ce qu'on raconte, couchait avec elle dans sa chambre... Enfin, pas au sens biblique.

Aucune trace de sourire n'a déridé le visage du général. À vrai dire, il paraissait presque ne pas avoir entendu. Puis, brusquement, il s'est arrêté et tourné vers Georgette :

– *La Joconde* appartient à la France. Peinte par un Italien, certes, mais elle ne doit son existence même et sa survie qu'à la République.

Sa véhémence était surprenante.

– Et maintenant, les Allemands la veulent !

Georgette a froncé les sourcils.

– Ils la veulent ?

– Plus particulièrement Hitler. Il la veut comme pièce maîtresse d'un super musée qu'il projette de faire construire dans sa ville de Linz, en Autriche.

– Comment le savez-vous ?

– Les services secrets britanniques ont leurs sources à Berlin. D'après elles, Hitler a chargé un expert en art de la lui procurer par tous les moyens possibles.

Georgette était choquée.

– Il ne peut pas faire ça ! Ça révolterait le monde entier.

– Raison pour laquelle ils ne se contenteront pas simplement de la prendre. Mais ils trouveront le moyen de l'obtenir, rien n'est plus certain. Et nous ne pouvons pas les laisser faire. La France est dépositaire de la peinture la plus célèbre au monde, mademoiselle. Nous l'avons protégée pendant des siècles, malgré les guerres et les catastrophes naturelles. Aujourd'hui, nous devons la sauver des nazis.

Tout en écrasant sa cigarette sous sa chaussure lustrée, il a levé le visage vers le ciel.

– Dieu sait que j'ai déjà assez à faire pour essayer de sauver mon pays de la destruction. C'est pourquoi je vous passe le relais et vous confie la responsabilité de sauver *La Joconde*.

Georgette a écarquillé les yeux.

– À moi ?

– Je n'aurai désormais plus le temps de m'en occuper, ni même d'y penser. Mais je veux que ce soit votre raison d'être. Votre action à mener pour votre pays, et dont personne d'autre ne peut se charger. Retournez en France pour la protéger. Veillez sur elle comme si votre vie en dépendait. Je suis en contact avec Jacques Jaujard, le directeur du Louvre. Il vous réservera une place d'attachée de conservation quel que soit l'endroit où *La Joconde* échouera.

Quand il a posé une main sur son épaule, elle a éprouvé la sensation étrange d'être choisie par le destin.

– Mademoiselle, nous nous battons contre les Allemands, non seulement pour la France, mais pour la civilisation. C'est peut-être un petit geste de défi dans un monde en guerre, mais il a une signification plus large. (Il a ôté sa main.) Quel

entraînement avez-vous suivi quand vous vous êtes enrôlée dans l'armée ?

En proie à une confusion de pensées et de peurs, Georgette pouvait à peine parler. Elle a secoué la tête et fait la grimace.

– Conditionnement physique de base, maniement des armes. Mais ils n'avaient pas l'intention de laisser une femme s'approcher du front avec un fusil. On m'a appris à conduire en me disant que je serais affectée aux cuisines.

Le général a hoché la tête d'un air grave.

– Dans ce cas, je vais demander aux Anglais de vous trouver une place dans un cours d'entraînement des SOE.

– SOE ?

– *Special Operations Executive*. Direction des opérations spéciales. Une nouvelle organisation formée par les Britanniques afin d'entraîner les agents qui seront parachutés en France pour y mener des actions de sabotage et de surveillance derrière les lignes ennemies.

Il l'a regardée d'un air sceptique :

– Vous allez devoir apprendre à vous débrouiller toute seule.

Puis, pour la première fois, ses yeux énigmatiques se sont éclairés d'un semblant de sourire quand il a ajouté :

– Et à sauter d'un avion à 3 000 mètres.